mon serment. Mais Dieu te protégera et te soutiendra au milieu des épreuves et te saura pas tou père pour guider tes pas.

Il s'arrêta. Les larmes le suffoquaient.

—Oui, monsieur le marquis, dit la nourrice, qui pleurait aussi. Dieu veillera sur elle!

Puis, retirant de son cou une médaille d'argent.

—Monsieur le marquis, ajouta-t-elle, laissez-moi lui donner cette image; c'est celle de Notre-Dame-del Pilar, la patronne de Saragosse; elle portera bonheur à la fille de monsieur le marquis.

Voyant pleurer autour d'elle, la petite avait pris une expression grave et triste. Elle se serrait contre son père, lui faisant un collier de ses petits bras.

On eût dit qu'elle comprenait la cause de cette grande douleur.

Soudain, nos trois personnages tressaillirent.

Ils entendaient l'écho d'une vive fusillade qui se répercutait de rocher en rocher.

—Déjà! soupira le marquis.

Et, s'adressant à Pedro:

—Il faut partir, lui dit-il.

—Ils sont encore loin, répondit Pedro.

—Soit, mais ne perdons pas un temps précieux.

Le fidèle serviteur prit la petite fille, l'enveloppa soigneusement et, avant de partir, la présenta une dernière fois aux baisers du marquis.

Celui-ci et la nourrice sanglotaient.

Quelques instants après, ayant reçu les dernières instructions de son maître, Pedro Lamèbe descendait avec son précieux fardeau la pente abrupte qui conduisait à des sentiers connus seulement des pâtres et des contrebandiers.

VI

Après le départ de son fidèle Pedro, qui emportait ce qu'il avait de plus cher au monde, le seul lien qui le rattachait à la vie, le marquis de Mimosa resta immobile, anéanti, dans le fauteuil sur lequel il s'était affaissé.

Le front sombre, le regard perdu dans le vague, il paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

On aurait pu croire qu'il avait subito mant perdu la raison. Mais non; à cet instant de douloureuses réflexions, pensant au sort que Dieu réservait à sa fille adorée, croyant voir Pedro franchir les escarpements de la montagne à travers de nombreux et profonds précipices, il se demandait comment il avait eu le courage et la force de se séparer de son enfant.

Il sentait toute l'étendue de son sacrifice. Hélas! il avait dû le faire, ce sacrifice, la sûreté de sa fille l'exigeait.

Cependant ses serviteurs le décidèrent non sans peine, à se mettre au lit. Il prétendait ne plus souffrir de ses blessures; mais on lui fit observer qu'un repos d'au moins quelques heures lui était absolument nécessaire s'il voulait prendre part à la lutte suprême.

Un de ses serviteurs, un vieillard, qui avait longtemps guerroyé et passé par les ambulances, le pansa, et il fut laissé seul dans sa chambre, dans un grand lit à baldaquin.

Le marquis allait-il dormir? Au moindre bruit il tressaillait, se figurant entendre au milieu des plaintes du vent qui se cognait aux angles des hautes tours carrées la voix de Pedro implorant du secours; ou bien c'était sa fille qui l'appelait à grands cris et lui reprochait de l'avoir abandonnée.

Malgré tout, il finit par s'endormir; mais son sommeil fut agité, pénible.

A la tombée de la nuit, les défenseurs de la cause carliste commencèrent à arriver au château par petits groupes ou isolément. Ils annonçaient que l'ennemi n'était pas très éloigné, mais que, ne pouvant s'aventurer dans l'obscurité au milieu du dédale des rochers qui, même de jour, ne sont pas sans danger pour des soldats étrangers au pays, on n'aurait à répondre à une nouvelle attaque que le lendemain.

La nuit se passa tranquillement. Mais vers dix heures du matin on entendit tout à coup le bruit d'une fusillade bien nourrie.

C'était une escouade de guérillos qui défendait un défilé où une douzaine de bons tireurs pouvaient tenir tête à un régiment. Ils cherchaient à arrêter la marche du vainqueur. Mais, bientôt, manquant de munitions et débordés par le nombre, ils durent se replier sur le château.

Environ trois cents carlistes, ayant le marquis à leur tête, étaient là bien armés et tous résolus à vendre chèrement leur vie.

Les libéraux escaladaient les rampes de la montagne, et, de tous les côtés, se précipitaient à l'assaut du château.

Alors l'action s'engagea. La résistance fut héroïque.

Il ne semblait presque le marquis eût été blessé la veille; électrisé par la lutte, il combattait comme s'il n'eût qu'une égratignure.

Cependant, les partisans de don Carlos étaient constamment débusqués de leurs positions.

La ligne de défense une fois franchie, les soldats de l'armée régulière se trouvèrent sur un terrain plat, qui formait une terrasse dominée par le château.

Ce fut là que la lutte devint terrible; il y eut une mêlée épouvantable; corps à corps on s'égorgeait. Les coups de fusil étaient rares; les baïonnettes perçaient les poitrines, éventraient, et les crosses de fusil broyaient les crânes. Nul ne demandait quartier. C'était un duel impitoyable, sans merci.

Aux plaintes des blessés et des agonisants se mêlaient les cris de fureur de ceux qui combattaient encore.

Don Antonio de Villina chercha à plusieurs reprises à atteindre son cousin, mais sans pouvoir arriver jusqu'à lui. Toujours quelques-uns des compagnons du marquis se trouvaient devant lui.

Quand il ne resta plus un carliste debout pour continuer la lutte, la nuit était venue. Des torches furent allumées et don Antonio se mit à chercher avidement le cadavre de son cousin parmi les morts et les mourants. Il ne trouva pas le marquis.

Un soldat prétendit qu'il avait vu rouler le chef carliste dans le ravin profond qui protégeait le château contre toute attaque du côté nord. Ce ravin, ou plutôt ce précipice aux roches anguleuses, menaçantes, était recouvert d'une puissante végétation de ronces fortement entrelacées.

La nuit était maintenant trop épaisse pour chercher le marquis dans cet abîme; on s'y hasarda même pas.

Que le chef carliste, blessé mortellement, fût allé expirer au fond du ravin, n'était-ce pas un heureux événement pour don Antonio?

Il ne restait plus que la fille du marquis et elle était là,—il le croyait, du moins,—dans ce château où il allait pénétrer.

Il réclamerait la tutelle de l'enfant, comme étant son plus proche parent, et elle lui serait accordée. Alors, ayant l'héritière entre les mains, il saurait diriger les événements au gré de son ambition et de sa cupidité.

Pendant que ses soldats examinaient les corps étendus sur le sol pour séparer les blessés des morts, il aperçut une lumière qui éclairait deux grandes fenêtres du château.

Il eut un rire de démon et se précipita, son épée rouge de sang à la main, vers l'entrée du vieux manoir féodal.

Il ne rencontra personne pour lui barrer le passage. Sauf Rosina, la nourrice, tous les serviteurs du marquis de Mimosa avaient disparu. Peut-être étaient-ils parmi les blessés et les morts.

Don Antonio fit irruption dans la vaste pièce dont il avait vu les fenêtres éclairées.

Devant une de ces fenêtres ouvertes, une femme était agenouillée et priait les mains jointes.

Au bruit des pas sonores, elle se retourna brusquement, mais resta agenouillée. Elle avait tressailli en reconnaissant l'officier.

—Ah! c'est vous, Don Antonio de Villina, fit-elle.

—Tu me connais donc?

—Sans doute, puisque je viens de vous appeler par votre nom.

—Que fais-tu là?

—Vous le voyez bien, je prie.

—Pour qui pries-tu?

—Pour ceux que vous venez de tuer!

—Je ne te connais pas, moi; qui es-tu?

—Je suis Rosina Balti, la femme de Joachim Balti et la nièce de Pedro Lamèbe.

—Ah! oui, tu es la nourrice?

—Je l'étais.

—Que veux-tu dire?

Rosina regarda don Antonio, dont l'œil dur brillait comme l'acier la fit frissonner.

C'est qu'il n'était pas du tout rassurant cet homme avec son épée nue à la main, son profil anguleux, son teint bilieux et sa large bouche, qui lui donnait un air de vampire.

Rosina lui répondit en montrant le berceau vide.

—Morte? fit-il.

—Que votre tendresse se rassure, dit Antonio, la fille du marquis de Mimosa est vivante et se porte à merveille.

—Où est-elle?

La nourrice n'était plus aussi effrayée; deux autres officiers venaient d'entrer dans la chambre.

Elle se releva et répondit:

—Je n'en sais rien.

—Tu mens!.... Écoute: le marquis de Mimosa est mort.

Rosina poussa un long soupir, fit le signe de la croix et dit:

—Que Dieu veuille recevoir l'âme de mon noble maître.

—Dieu ou le diable, répliqua don Antonio. Je suis le cousin du marquis; donc, le mal te lui, c'est moi.

—Eh ce cas, seigneur, je n'ai plus qu'à me retirer.

Et elle se dirigea vers la porte.

Don Antonio l'arrêta en la saisissant par le bras, et il la repoussa brutalement jusqu'au fond de la chambre.

—Où est la petite senora? demanda-t-il encore.

—Encore une fois, je n'en sais rien.

—Tu mens, tu mens! s'écria-t-il avec colère; je sais le plus proche parent, je puis même dire l'unique parent de la jeune Thérèse; mon devoir est de la prendre sous ma protection et de veiller sur elle; ton devoir à toi, Rosita Balti, est de dire ce que tu as fait de la fille de ton maître: réponds, je te l'ordonne!

—Je ne puis vous dire ce que j'ignore.

Don Antonio se mordit les lèvres et frappa du pied avec une sorte de fureur.

Un des officiers intervint.

—Pourtant, mon cher, dit-il, vous ne pouvez pas exiger que cette femme vous apprenne ce qu'elle ne sait pas.

—Vous prenez ma défense, monsieur l'officier, dit Rosina, je vous en remercie; non je ne sais pas où est la fille de mon maître, mais je saurais-je que ma bouche resterait muette. Don Antonio voudrait prendre la jeune senora sous sa protection, c'est justement ce que M. le marquis n'a pas voulu.

Et, s'adressant directement à don Antonio, elle ajouta:

—Tout ce que je puis vous dire, seigneur, c'est que la senorita Thérèse de Mimosa est à l'abri de vos recherches.

—C'est ce que nous verrons, murmura sourdement don Antonio.

Il reprit à haute voix:

—Où sont ton mari et ton oncle?—

—Demandez-le à ceux qui le savent, répondit Rosina. Il est probable qu'ils se sont fait tuer en défendant leur maître.

—Je ne saurai rien de cette misérable femme, frogna don Antonio.

Et il donna l'ordre à ses soldats de fouiller le château jusqu'aux combles.

Toutes les recherches, on le comprend, furent inutiles.

—Pourtant il faut que je la retrouve, et je la retrouverai! se disait don Antonio en proie à une agitation fébrile.

Or, pendant que s'accomplissait au château de Valpenas les événements que nous venons de faire connaître, Pedro Lamèbe avait eu tout le temps de gagner les Pyrénées.

Il avait l'agilité et les jarrets nerveux du montagnard habitué à gravir les rampes rocheuses; il connaissait tous les sentiers de la montagne qu'il avait maintes fois parcourus lorsqu'il chassait le renard et l'isard.

Sans hésitation, marchant à la lueur d'un ciel étoilé, il s'était acheminé dans la direction de la France.

A la pointe du jour, il arriva au col d'Ibaynette, une des gorges des Pyrénées occidentales qui livrent passage aux piétons.

Pendant l'hiver la traversée n'est pas sans danger; mais on était en été, et Pedro s'avait à redouter ni les trombes de vent, ni les rafales de neige qui déroutent aux regards du voyageur la place où il doit poser le pied.

Pedro ne rencontra personne dans ce long couloir et atteignit sans encombre l'endroit où un poteau marque la limite des deux frontières.

Les douaniers français exerçaient alors une surveillance rigoureuse sur notre frontière; ils désarmaient ceux des belligérants qui venaient chercher un refuge en France.

Mais ce que Pedro portait dans ses bras n'était pas un de ces objets qui figurent sur le tableau du tarif douanier.

Après un rapide interrogatoire, il put continuer sa route.

Il ne ressentait aucune fatigue, mais il voulait l'épargner à l'enfant. Aussi, lorsqu'il trouva une voiture publique, il s'empressa d'y monter. Elle le conduisit à Pau.

Cette ville, aux yeux de l'homme de confiance du marquis de Mimosa, était trop rapprochée de l'Espagne.

Il n'y resta que quelques heures, le temps de faire manger l'enfant et de lui laisser prendre un repos dont elle avait besoin.

Il prit le chemin de fer et s'arrêta dans différentes localités sans vouloir y chercher la personne à laquelle il pourrait confier l'héritière de la maison de Mimosa.

Du reste il lui plaisait de mettre une assez grande distance entre sa jeune maîtresse et l'Espagne.

D'étape en étape, et changeant constamment de mode de locomotion, il arriva un matin au bourg de Salvignac, sur le versant méridional des Cévennes.

La physionomie des habitants lui parut bienveillante.

Des maisons blanches, des ombrages, des eaux courantes, la perspective des montagnes le charmèrent et triomphèrent de ses irrésolutions.

Il installa son aéroplane le maître de l'hôtel où il était descendu et apprit que le curé du village, jeune encore, était très estimé, très aimé, très serviable, et que l'on pouvait compter sur sa discrétion.

Pedro Lamèbe n'avait pas besoin de plus amples renseignements pour le décider à aller trouver le curé de Salvignac....

Nous savons l'accueil que l'excellent prêtre fit à l'Espagnol.

Enfin, celui-ci put remplir, aussi bien qu'il le désirait, sa mission de haute confiance; il ne pouvait que se féliciter de s'être adressé à M. Anselin.

Il laissait la petite Thérèse entre les mains d'une honnête femme qui l'aimerait et lui donnerait les soins d'une véritable mère. Et cette chère enfant, frappée si jeune par le malheur, aurait dans le maire et le curé deux protecteurs.

VII

Pedro Lamèbe s'était éloigné de Salvignac et avait repris le chemin des Pyrénées avec cette conscience tranquille de l'homme qui a fait son devoir, mais en proie aux plus terribles appréhensions.

Le bon serviteur était mortellement inquiet.

Que s'était-il passé en son absence à Valpenas? Le marquis et ses compagnons, il en était sûr, n'avaient pu repousser les soldats de la reine, Ceux-ci vainqueurs, don Antonio Villina avait pu facilement s'emparer du château.

Pedro connaissait assez son maître pour être certain que le marquis avait résisté aux libéraux jusqu'à épuisement complet de ses forces. Mais le retrouverait-il? Le marquis de Mimosa ne s'était-il pas fait tuer, préférant la mort à la détention, à la déportation?

Autant de pensées lugubres qui hantaient le cerveau de Pedro Lamèbe.

Le marquis avait prévu le cas où il perdrait la vie et avait celui où il serait fait prisonnier. Dans l'un ou l'autre cas, Pedro ne pourrait rendre compte à son maître de sa mission.

Mais dans les instructions qu'il avait reçues, Pedro devait, s'il lui était impossible de dire à son maître ce qu'il avait fait, Pedro, disons-nous, devait aller trouver le comte de Corello et lui apprendre où l'héritière de la maison de Mimosa était cachée.

Le comte de Borello était un ami intime du marquis, et, bien qu'ils servissent sous des drapeaux opposés, l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre était restée la même.

Du reste, Pedro avait dans son portefeuille une lettre du marquis adressée au comte. Par cette lettre, le marquis de Mimosa confiait la tutelle de sa fille au comte de Corello.

Donc, Pedro se dirigeait vers les Pyrénées ayant hâte de rentrer en Espagne. Cependant il ne s'avançait pas sans de grandes précautions, car il était persuadé que don Antonio avait lancé des émissaires à sa poursuite.

Il ne se trompait pas. En effet, dès le lendemain de son entrée au château de Valpenas, don Antonio avait fait battre la campagne par ses soldats, afin d'arrêter les carlistes fugards, et surtout pour obtenir des renseignements au sujet de la fille du marquis, qu'il soupçonnait Pedro Lamèbe d'avoir emportée.

Il n'eut bientôt plus de doutes sur ce point, car un chevrier de la montagne déclara avoir vu Pedro, portant un jeune enfant, franchir les escarpements de la montagne et prendre la direction des Pyrénées.

Immédiatement don Antonio fit partir deux de ses espions, hommes de sac et de corde, avec ordre de ne mettre sur les traces de Pedro Lamèbe et de dépouiller, n'importe à quel prix, l'endroit où il serait conduit l'enfant.

Cependant, Pedro était arrivé sans encombre à l'entrée d'un des passages que la nature a creusés dans la grande muraille pyrénéenne. Mais là, il apprit que l'entrée du côté de l'Espagne était gardée par un détachement de libéraux.

Il y avait tout lieu de supposer que les autres passages étaient également gardés.

Il n'y avait qu'une chose à faire; escalader la montagne.

Pedro s'engagea résolument dans un de ces étroits sentiers tracés par les contrebandiers et connus d'eux seuls.

Nous le savons, il avait comme tous les Basques le pied montagnard; un voyage à travers les rochers et les précipices ne l'effrayait point.

Il grimpa les premières rampes d'un pas assez alerte, mais il fut bientôt obligé de ralentir en marche. Le versant français est beaucoup plus abrupte que le versant espagnol qui par une série de plateaux, descend progressivement jusqu'à l'Ebre.

A mesure qu'il franchissait un escarpement, il se voyait au moyen se dresser brusquement devant lui. A chaque instant, c'était une roche à pic ou une large crevasse qui l'arrêtait et qu'il était obligé de contourner. Tantôt, il s'enfonçait dans un ravin sauvage tantôt il se trouvait sur quelque sommet dénudé d'où ses regards pouvaient embrasser un vaste horizon, mais où, aussi, il pouvait être aperçu de très loin.

Il arriva ainsi au bord d'un de ces petits lacs comme il s'en trouve dans toutes les chaînes de montagnes, réservoirs des pluies et des neiges, qui étaient autrefois, sans doute, des cratères de volcans aujourd'hui éteints.

Exténué de fatigue, il s'assit au bord du lac et se rafraîchit les mains et le visage; ensuite il baigna dans cette eau fraîche, limpide, ses pieds endoloris, tout en mangeant un morceau de pain et du fromage non moins dur que le pain.

Il avait remis ses chaussures et se disposait à se lever, lorsque, dans le miroir qu'il avait sous les yeux, il crut voir apparaître deux têtes à la crête d'un rocher.

Il se dressa brusquement, ses yeux explorèrent l'horizon, mais il ne vit plus rien.

Il était sûr de ne pas s'être trompé, et il se sentit troublé, inquiet, tout en se disant que ce ne pouvait être que deux contrebandiers. C'est que l'idée qu'il était poursuivi, qu'on l'espionnait, avait de nouveau traversé son esprit.

Il se remit en marche, surmontant des difficultés de plus en plus grandes et n'avançant qu'avec une lenteur désespérante.

Il venait de sortir d'une espèce de couloir fort étroit lorsqu'il se trouva en présence d'un homme à l'air farouche, qui portait un bâton sur les épaules.

—Eh bien, l'ami, fit-il à Pedro dans un patois moitié espagnol, où allez-vous donc ainsi par des chemins qui ne sont pas faits pour des voyages d'agrément?

Pedro n'était pas d'humeur à engager la conversation avec un inconnu.

—Je vais où il me plaît d'aller, répondit-il sèchement; est-ce que je vous demande, moi, ce que vous faites ici?

—Je veux bien vous le dire sans que vous ne me le demandiez; du reste, vous voyez bien que je fais de la contrebande. C'est un métier comme un autre; il faut que tout le monde vive, n'est-il pas vrai?

—Ça, c'est votre affaire et je n'ai rien à y voir; bonjour, je continue mon chemin.

—Je crois que vous ne le connaissez guère votre chemin; vous êtes peu familiarisé avec les sentiers de la montagne, mais, si vous le voulez, je suis prêt à vous donner de précieuses indications.

—Ce n'est pas de refus.

—D'abord, où allez-vous?

—En Espagne, puisque je tourne le dos à la France.

—Si votre costume ne me trompe pas vous êtes du parti de don Carlos; eh bien, l'ami, je crois devoir vous prévenir que vous arriveres dans un pays occupé par les soldats de l'armée libérale.

—Oh! cela m'importe peu, répondit Pedro qui, après tout, n'avait pas d'autre crainte que celle de tomber entre les mains de don Antonio ou des hommes qui étaient sous ordres.

—Alors, mon brave, prenez à gauche; vous arriverez à un bouquet de bois, puis vous irez droit devant vous jusqu'à ce que vous voyiez une roche très haute qui se dresse en forme d'aiguille. Là, vous ne serez plus embarrassé pour vous diriger.

Pedro remercia l'homme au ballot et marcha dans la direction indiquée. Mais, bientôt, la défiance le saisit. La figure de cet homme ne lui revenait pas, il l'avait regardé d'une façon très drôle, et puis cette rencontre lui paraissait suspecte.

Il se rappelait les deux têtes aperçues dans les eaux du lac, et il se demandait si les hommes du rocher n'étaient pas de ceux qui le poursuivaient, lesquels pouvaient s'être entendus avec l'obligeant contrebandier pour le faire tomber dans un piège.

Il ne se trompait pas et avait raison de se tenir sur ses gardes.

Les deux espions lancés à la poursuite de Pedro Lamèbe étaient parvenus à retrouver ses traces, mais trop tard, c'est-à-dire après qu'il eut confié la petite héritière à Mme Marguerite.

Depuis l'avant-veille qu'ils l'avaient reconnu, comme il sortait d'une auberge, ils le suivaient, le perdant souvent de vue, mais toujours sur sa piste.

Cependant, le hasard qui les avait placés sur la route de Pedro n'avait pas fait assez pour eux, puisqu'ils n'avaient pas découvert, comme il en avaient reçu l'ordre, le lieu où le fidèle serviteur avait conduit la fille de son maître.

Mais ils pensaient, avec raison, que Pedro devait avoir sur lui des papiers dignes de ce que don Antonio de Villina avait intérêt à savoir.

Il fallait donc que les deux gredins s'emparassent de ces papiers; ayant rencontré le contrebandier, il en avaient fait leur associé, moyennant quelques pièces de monnaie, afin de faire tomber Pedro dans une embuscade.

Le bon Lamèbe avait écouté les paroles perfides du contrebandier; tout allait bien pour les deux émissaires.

Tapis derrière une roche, ils virent Pedro s'avancer vers eux et l'un dit à l'autre:

—Attention, qu'il ne nous échappe pas cette fois.

Ils croyaient le tenir.

Pedro marchait prudemment, les oreilles tendues au moindre bruit, regardant de tous les côtés.

Comme s'il eut deviné que des hommes, prêts à bondir sur lui, étaient embusqués à quarante pas, il prit brusquement une autre direction que celle qu'on lui avait conseillé de suivre.

Les deux espions eurent une exclamation de fureur.

Chacun reprit son bâton et ils se séparèrent afin que l'un ou l'autre le retrouvât, un peu plus tard, sur le chemin de Pedro.

Celui-ci ne tarda pas à arriver au faîte de la montagne; mais comment se guider, maintenant, au milieu de ces rochers énormes et de formes fantastiques sur lesquels les pieds de l'homme ne s'étaient probablement jamais posés? Cependant, et non sans peine, il parvint à escalader un de ces pics. Alors, redescendre de lui, il put voir des plateaux couverts de genêts fleuris, de bruyères et, çà et là, des chênes-lièges. Plus bas, c'était la terre d'Espagne.

Il poussa un long soupir de soulagement.

Mais bien des obstacles et des dangers à courir le séparaient encore de cette terre qu'il saluait comme le voyageur du désert salue l'oasis bénie.

Un passage creusé entre deux hautes murailles se trouva devant lui et, bravement, il s'y enfonça. Il venait de sortir de cette large crevasse lorsque, tout à coup, un homme se dressa devant lui.

Cet homme était à peu près vêtu comme Pedro.

Il y avait entre eux une distance d'une quinzaine de pas, mais un précipice les séparait.

—Pedro, dit l'homme, tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici.

—C'est vrai, mais je ne suis pas surpris que tu aies accepté la vilaine besogne que t'a donnée ton maître.

—Allons, Pedro, pas de gros mots; nous pouvons devenir amis, si tu veux.

—Je ne tiens pas à ton amitié.

—Tu as tort, Pedro, car tu n'as plus rien à gagner en restant du côté de Don Carlos. Voyons, dis-moi d'où tu viens.

—Cela ne te regarde point.

—Cela m'intéresse beaucoup, au contraire; Pedro, tu viens de porter en France la fille du marquis de Mimosa.

Pedro haussa les épaules.

—Ne nie pas, c'est inutile; je ne veux pas être ici ton ennemi, Pedro; dis-moi où tu as laissé l'enfant.

—Ah çà, pour qui me prends-tu?

—Je sais que tu es un brave, mais le marquis de Mimosa est mort et tu as besoin d'un nouveau maître.

—Pas le tien, répliqua Pedro d'une voix étrangée par l'émotion douloureuse qu'il éprouvait.

—Don Antonio de Villina est généreux comme on ne l'est pas ordinairement en Espagne; si tu veux parler; je te promets une belle récompense.

—Tu dois pourtant savoir que je ne suis pas un traître.

—Tu possèdes un secret que je veux connaître.

—Je n'ai de ma vie livré un secret.

—Pedro, prends garde que je ne te traite en ennemi; il y a dans la poche de ta veste un portefeuille, et tu ne me le donnes pas, je le prendrai.

—Si tu peux, Lorenzo.

Brusquement, celui-ci s'arma de son revolver, visa Pedro et fit feu.

Mais Pedro ayant fait un mouvement, la balle alla s'aplatir contre un rocher.

—Maladroit! fit il.

Il avait aussi tiré son revolver de sa ceinture; à son tour, il fit feu sur l'espion, qui fut touché à l'épaule.

Celui ci poussa un cri rauque, chancela, mais ne tomba pas.

A ce moment l'autre espion parut, accourant au bruit des détonations.

Il aperçut Pedro qui s'éloignait aussi rapidement que possible, sautant de rocher en rocher.

Il tira sur lui et l'atteignit à la jambe.

Pedro voulut continuer sa course pour échapper aux deux hommes qui le serraient de près, mais il trébucha et tomba.

Le bandit qui l'avait blessé crut lui avoir cassé la jambe.

—Nous le tenons, cria-t-il à son compagnon, saute sur lui!

Lorenzo, qui n'était plus qu'à vingt-cinq pas de Pedro, se précipita vers le blessé avec des bonds de hyène furieuse.

Pedro se redressa et lui asséna sur la tête un rude coup de bâton. L'espion, déjà blessé à l'épaule, poussa un rugissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Pedro, pour l'instant, délivré de cet adversaire, et ayant retrouvé toute son énergie, reprit sa course à travers les rochers. Mais son sang coulait, il souffrait horriblement de sa blessure et il rentait ses jambes faiblir.

Cependant, il aurait pu, peut-être, échapper à son autre ennemi, s'il n'était pas été subitement arrêté par un gouffre large d'au moins quatre mètres, qui s'ouvrait devant lui, béant.

C'était un de ces précipices incombables, si nombreux dans les hautes montagnes, particulièrement dans les Alpes et les Pyrénées.

Comme Pedro cherchait des yeux un passage, une balle le siffla à son oreille.

Il se retourna et vit le deuxième espion, celui qui l'avait blessé, debout sur un rocher.

Les deux hommes, l'un attaquant, l'autre se défendant, échangèrent leurs dernières balles sans se toucher.

L'espion, alors, se laissa glisser du bas du rocher et marcha sur Pedro, en criant:

—Maintenant à nous deux!

A voir Pedro Lamèbe se dresser menaçant, terrible en face de son nouvel adversaire, on aurait pu croire que sa blessure n'était qu'une égratignure.

Si l'espion de don Antonio était un gaillard solide, Pedro ne l'était pas moins et nous savons s'il avait de la bravoure.

—Pedro Lamèbe, me connais-tu? demanda l'émissaire.

—Oui, je te connais; tu t'appelles Juan Cadroz; tu es un espion, c'est-à-dire un lâche, et tu es au service d'un autre lâche doublé d'un traître.

—Mon maître est un officier de la reine, et je me demande pourquoi tu vois en lui un lâche et un traître. Ce que je sais, moi, c'est qu'il récompense largement les services qu'on lui rend; mais malheur à ceux qui osent se mettre en travers de son chemin.

Pedro, veux-tu que je cesse de te traiter en ennemi?

—Déjà cette proposition m'a été faite par ton camarade Lorenzo; tu sais comment j'y ai répondu. Juan Cadroz, jamais un Lamèbe n'a trahi son maître.

—Alors, Pedro, ne t'en prends qu'à toi de ce qui va arriver; que tu sois mort ou vivant, j'aurais les papiers que tu as sur toi.

—Tu ne les tiens pas encore, riposta le fidèle serviteur.

—Fou que tu es, tu vas mourir! dit l'autre. En même temps, le bâton levé, il bondit sur Pedro; mais celui ci attendait de pied ferme. Il para le coup et fit tomber le gourdin de la main de son ennemi.

Nul mieux que Pedro ne savait manier le bâton de montagnard, qui était dans ses mains une arme terrible; il pouvait assommer l'espion, mais il lui répugnait de frapper son adversaire désarmé.

Ce sentiment de générosité allait lui être fatal.

Profitant de ce court temps d'arrêt, Juan Cadroz se glissa comme une couleuvre jusqu'à Pedro, dont il esquiva le coup et qu'il saisit à bras-le-corps.

Ce fut une lutte terrible, où se serrant à étouffer, chacun faisait des efforts suprêmes pour couper la respiration à son adversaire. Les muscle du cou tendus à se rompre, le visage congestionné, les yeux injectés de sang sortant des orbites, ils se tordaient comme deux reptiles s'étreignant de leurs anneaux, sans que l'un parvînt à terrasser l'autre.

Il était difficile de prévoir comment allait se terminer la lutte, lorsque Pedro sentit la lame effilée d'un poignard s'enfoncer entre ses côtes. Il comprit qu'il était perdu. Il restait debout, mais son sang coulait avec abondance et, dans quelques secondes, il n'aurait plus la force de se défendre.

Dans la lutte, insensiblement, et sans s'en apercevoir, les deux adversaires s'étaient avancés jusqu'au bord du précipice. Tous deux en même temps virent l'effroyable danger.

Juan Cadroz voulut se rejeter en arrière, mais Pedro se cramponna à lui avec cette force et cette énergie qu'on trouve dans les instants suprêmes et que décuple le désespoir. Il pensait à la fille de son maître, qui tomberait fatalement entre les mains de don Antonio de Villina si l'on s'emparait des papiers qu'il avait sur lui.

Il n'avait plus qu'un moyen de protéger l'enfant contre l'ennemi implacable du marquis de Mimosa; c'était de mourir et d'emporter avec lui dans la tombe le secret que contenaient les papiers.

Et avant que Juan Cadroz ait eu le temps de soupçonner son intention, Pedro se précipita dans le gouffre, entraînant avec lui l'espion de don Antonio.

Les bras des deux hommes se desserrèrent dans la chute, et les corps bondirent séparément sur les roches aux aspérités tranchantes pour aller s'écraser au fond de l'abîme.

Après s'être remis du coup qui l'avait à moitié assommé, Lorenzo s'était relevé; mais, obligé de faire un détour, il n'avait pu arriver à temps pour prêter main-forte à son camarade.

Toutefois, n'étant plus qu'à une faible distance du lieu de la lutte, il avait été le témoin de son épouvantable dénouement.

Il s'avança au bord du précipice, y plongea son regard et recula assailli avec un commencement de vertige.

A une certaine profondeur, le gouffre, au lieu de se resserrer, allait en s'élargissant, on ne pouvait en voir le fond, mais on y entendait un bruit sourd qui rappelait le mugissement des vagues d'une mer agitée, il y avait là un de ces torrents alimentés par la fonte des neiges et les pluies d'orage, comme il en trouve dans presque toutes les chaînes de montagnes.

La mission de l'espion était terminée, mais pas comme il l'aurait voulu. Il descendit sans accident le versant espagnol des Pyrénées et se rendit au château de Valpenas où don Antonio se trouvait encore.

—Où est Juan Cadroz? demanda tout d'abord don Antonio.

—Personne ne le reverra, répondit Lorenzo; il est mort!

Les paroles ne parurent pas émouvoir l'officier, car il reprit aussitôt:

—Où est la fille du marquis de Mimosa?

Lorenzo courba la tête et répondit humblement:

—Je ne le sais pas.

Don Antonio s'emporta, frappa du pied avec fureur et vomit des jurons comme il n'en était peut-être jamais sorti d'une bouche espagnole.

Quand il se fut calmé, il ordonna à l'espion de lui apprendre pourquoi il avait si mal rempli sa mission et comment Juan Cadroz était mort.

Lorenzo fit le récit qui lui était demandé, expliquant à son maître que Pedro Lamèbe ayant sur Juan et lui une avance de deux jours, il avait eu le temps de mettre l'enfant en lieu sûr, lorsqu'ils avaient pu, enfin, retrouver sa trace.

Il continua en racontant comment, voulant s'emparer des papiers que Pedro avait dans son portefeuille, son camarade et lui avaient poursuivi l'homme de confiance du marquis de Mimosa à travers la montagne. Et il termina en disant comment Pedro s'était précipité dans un abîme en y entraînant Juan Cadroz.

Don Antonio se mit à marcher comme un fou dans la chambre, tempêtant, jurant, nacrant.

Puis s'arrêtant brusquement devant Lorenzo:

—Retrouveras tu le précipice dans lequel sont tombés les deux hommes?.... lui demanda-t-il.

—Oui, senor.

—Eh bien, il nous faut les papiers dont Pedro Lamèbe était porteur.

Lorenzo secoua la tête.

—Il me faut ces papiers, te dis-je, il me les faut! prononça sourdement Don Antonio.

—J'ai plongé mon regard dans l'abîme senor, et, je vous le dis, les cadavres ne seront pas retrouvés, vous en serez pour votre peine. Les précipices des Pyrénées ne rendent jamais ce qu'ils prennent.

—Nous verrons cela.

(*A continuer*)

MUNN & Co. PATENTS

After Forty years experience in the preparation of more than One Hundred Thousand applications for patents in the United States and Foreign countries, the publishers of the Scientific American continue to act as solicitors for patents, caveats, trade-marks, copyrights, etc., for the UNITED States, and to obtain patents in Canada, England, France, Germany and all other countries. Their experience is unequaled and their facilities are unsurpassed.

Drawings and specifications prepared and filed in the Patent Office on short notice. Terms very moderate. Advice for examination of models or drawings, without charge.

WE ADVERTISE IN THE SCIENTIFIC AMERICAN, which has the largest circulation and is the most widely and favorably known publication in the world. Hundreds of new and valuable works are published weekly.

The Scientific American, established 50 years, is published weekly, and is universally acknowledged to be the best paper devoted to patents, mechanics, inventions, engineering works, and other departments of industrial science and art. Issued in any country. It contains the names of all patents issued and gives a full description of each patent. Very large number are sold weekly. Subscription price, $3 per annum, including postage. Specimen copies sent free.

Address, MUNN & Co., Publishers of Scientific American, 361 Broadway, New York.

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIFF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente par le shérif du mobilier et des installations, etc, de la Compagnie connue bien connue (ancien) No 22 rue St-Charles.

André Camora vs Mme Annie Lamothe.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans. No 44,290.—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus intitulée, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 629 et 631 rue Commune, entre St-Charles et Camp, dans le Premier District de cette ville, le MARDI 6 NOVEMBRE 1894, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Une certaine portion de terre ensemble avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et les droits, voies, privilèges, servitudes et avantages y appartenant et dépendant dans le susdit district de cette ville, dans le No 277, bornée par les rues Fryjande, Aline, Foucher et Jeanne St-Charles, la dite portion de terre est désignée par le lot A sur une esquisse d'arpentage annexée à l'acte mentionné ci-dessous par ce dit arpenteur M. E. Triot, notaire, le 11 juillet 1888, faite par F. J. B. Hémécourt, soumoyer de la ville le 23 juin 1888, et mesure d'après cela, soixante cinq pieds six pouces de la rue Foucher, sur une profondeur, entre lignes parallèles de cent vingt-sept pieds et est composée du lot numéro neuf et dix et de deux pieds quatre pouces du fond des lots cinq, six, sept et huit sur une esquisse d'arpentage faite par A. G. Blanchard, sous voyer de la ville datée le 8 octobre 1872, annexée à un acte passé pardevant Marcel T. Lecoze, notaire, le 27 août 1885.

Étant la même propriété achetée par le défendeur par achat de Bartolome Pico, d'après un acte passé pardevant M. E. Triot, notaire, le 11 juillet 1888, dûment enregistré en bonne des Hypothèques, Livre 128, folio 387.

Sal lidam l'affaire et decous.

Termes et conditions.—1° Un montant comptant suffisant pour payer le billet pour lequel on opère la saisie, tiré par Ambroise Smith, défendeur, à son propre ordre et endossé par lui, daté le 18 janvier 1893 et payable un an après date, pour la somme de $2,349.33 1/3, avec intérêt à raison de sept pour cent par an à partir de la date jusqu'à paiement, 5 0/0 honoraires d'avocat sur le montant total dudit principal et intérêt, neuf (9) dixièmes frais de greffe et les frais et charges de la présente vente, de la taxe de ville et d'État dues sur ladite propriété.

2° L'acquéreur assumera les billets qui ne sont pas encore dûs et sont en obligations de l'hypothèque, à savoir: Un billet tiré par le défendeur lui-même à le défendeur, à son propre ordre et par lui endossé, daté le 18 janvier 1893 et payable deux ans après date pour la somme de $2,333 33 1/3 avec intérêt à sept pour cent par an de la date jusqu'à paiement. Un autre billet tiré par le dit Ambroise Smith, défendeur, à son propre ordre et par lui endossé, daté le 18 janvier 1893, et payable trois ans après date pour la somme de $2,333 33 1/3